



LES PETITS THÉÂTRES

DU BOULEVART.



Si les princes et les jolies femmes ont de temps à autre d'étranges fantaisies, les éditeurs en ont aussi quelquefois de bien singulières.

Un jour le mien en avisa une dont il se sentit si agréablement chatouillé qu'il accourut aussitôt me la communiquer. C'était à l'époque où les mémoires étaient encore de mode; et bien que le sol littéraire fût alors couvert de ces sortes de productions comme les champs

d'Égypte l'étaient de sauterelles au temps des sept plaies, l'ingénieux libraire croyait avoir découvert un nouveau filon, une mine féconde, une source abondante en aventures originales ou bizarres : de son cerveau de spéculateur, de manipulateur de la pensée matérialisée, avait tout à coup jailli l'étonnante idée de publier les mémoires de la première acrobate de France, de madame Saqui, de cette femme qui a sauté devant et pour tous les princes du monde, dont la réputation a pénétré chez nous jusqu'au fond du moindre hameau et a retenti au dehors, depuis trente ans, du cap Nouk au Waigatz.

Tout émerveillé de sa conception, l'intrépide libraire m'engagea à faire une démarche auprès de la célèbre danseuse; et comme ce jour-là il m'était aussi indifférent de flaner sur le boulevard de la Bastille que sur celui de la Madeleine, je me dirigeai vers le temple de la déesse de l'équilibre et de la voltige.

Et tout en cheminant je me demandais ce qu'il y avait, moralement parlant, à tirer d'une danseuse, et surtout d'une danseuse de corde : le proverbe *Bête comme un danseur* me revenait sans cesse à l'esprit. J'augurais fort mal du résultat de ma visite, et si mal que je me pris à faire comme les poltrons, qui ne se battent que quand ils ont rompu leur dernière semelle; je

résolus de n'entrer chez madame Saqui qu'à l'instant où je ne pourrais plus faire autrement.

C'était vers les six heures du soir : *la queue* était déjà formée à la porte de tous les théâtres, depuis le Cirque-Olympique jusqu'au Petit Lazari. Le boulevard était encombré d'affamés, qui depuis deux heures se morfondaient à attendre. Ce jour-là je me sentais une énorme démanaison de me traiter de neuf, car ce neuf eût-il valu cent fois moins que ce qui m'était connu, je devais encore le trouver cent fois préférable par cela seul que ce serait du neuf. J'avisais donc au moyen de m'en procurer à tout prix quand mes regards, après s'être promenés sur toutes les enseignes dramatiques de l'endroit, s'arrêtèrent à l'inscription apposée au-dessus du théâtre du Petit Lazari, que j'avais pris de loin pour un comptoir de marchand de vin; en approchant, je reconnus mon erreur et je jugeai que là, dans ce théâtre, que je ne connaissais pas, je trouverais peut-être ce que je cherchais; je braquai mon binocle sur l'affiche, et je vis qu'on donnait *Trente ans, ou la Vie d'un Jacobin; les Amours du Pont-Neuf*, et je ne sais quoi encore. Le programme était séduisant; je consultai le tarif placardé à l'entrée du théâtre, et je vis que pour huit sous aux premières, six sous à l'orchestre, et quatre au par-

terre je pouvais me donner quelques-unes de ces sensations après lesquelles je courais; je pris un orchestre et je me mis à la queue à côté de deux fashionables du faubourg Saint-Antoine, qui d'abord me toisèrent comme un intrus, et ensuite, pour se donner un air d'importance et de connaissance de la localité, entamèrent une discussion sur le théâtre et les acteurs du Petit Lazari.

— Dis donc, Polyte, i' n'y a z'un débutant z'aujourd'hui, articula un des deux faubouriens en relevant avec gravité son pantalon qui, faute de bretelles, menaçait à tout instant de lui tomber sur les talons; i' n'y a z'un débutant z'aujourd'hui.... nous verrons voir....

— Si y n' marche pas droit c' coco-là, on l'soignera, répliqua le second faubourien.... et si la cabale fait des injustices, j' leur y tombe sus la boule... une... deux.... un renforcement, mais dans le chenu....

— Un peu.... Faut protéger les arts, mais *z-ut* pour les cabotins.... c'est pas moi qu'on entortillera....

— Ni moi. Dis donc à propos.... une idée!...

— De quoi?

— As-tu un sou?

— Oui... à cause?...

— A cause que j'achèterions des pommes et

que j'en enverrions les trognons au débutant, s'y va mal....

— Les trognons!... au débutant!... merci... je les mange, moi, les trognons....

— Messieurs, me hasardai-je à dire.... vous parlez de débutant au Lazari... je ne comprends pas.... je croyais que c'était un théâtre de *marionnettes*.

— De quoi... de quoi, des *merionnettes*?... répliqua celui auquel je m'adressais.... depuis les glorieuses y a pus de *merionnettes* ici... c'est des acteurs vivants et naturels comme à la Gaité et à Franconi, et qui sont crânement menés par M. Frenoy, un ancien de l'Ambigu-Comique, qu'entend son artique celui-là.... Des *merionnettes*, excusez!!

— Je vous demande pardon.... je ne savais pas.... C'est qu'auparavant....

— Oui.... oui.... auparavant, du temps de Mangin et de Polignac... mais je vous dis que depuis les glorieuses c'est fini.... on n'les a pas volé les acteurs naturels et vivants! on les a un peu gagnés au Louvre et à Arcole.... C'est bon des *merionnettes*.... ah! ben en v' là une sévère!...

J'avais blessé l'amour-propre de l'habitué du Petit Lazari, et j'allais m'excuser de nouveau quand les portes s'ouvrirent pour laisser péné-

trer la foule : la poussée fut rude, et j'arrivai à ma destination presque sans toucher à terre... Chacun se hâta de se placer; hommes, femmes et enfants encombrèrent en un instant le parterre, et tous s'y entassèrent le plus paisiblement du monde; je dis paisiblement, car il n'y eut que quatre à cinq bambins qui se gourmèrent, et deux blanchisseuses qui s'arrachèrent leur bonnet, incidents tout-à-fait inaperçus au milieu des cris et des sifflets qui commencèrent tout de suite un charivari assourdissant et continuèrent jusqu'à l'instant où les trois coups frappés à la rampe annoncèrent le lever du rideau.

J'avais eu le temps de donner un coup d'œil sur la salle; elle était très-petite, mais fraîchement peinte et fort propre; une seule galerie, l'orchestre et le parterre formaient les trois divisions des places. Une contre-basse et deux violons étaient les seuls instruments qui se fissent entendre, et qui du reste suffisaient pour l'exiguité du local. Le rideau d'avant-scène me parut être de la grandeur d'une nappe de douze couverts.

On commença. *Les Amours du Pont-Neuf* ouvraient la marche : la décoration, dont les proportions lilliputiennes attestaient qu'elles avaient été faites pour l'ancienne troupe, me frappa : le Pont-Neuf était représenté par un

site qui semblait pris dans un paysage de la Beauce; c'étaient une ou deux maisons de fermiers dans le fond, avec des champs de blé, à droite et à gauche quelques arbres de grande route, et l'enseigne d'un cabaret. Je ne me serais jamais cru si près du cheval de bronze, si je n'eusse vu tout d'un coup une petite marchande d'oranges sortir d'un gros buisson, en criant : *Portugal! vrai Portugal!* à deux sous *le Portugal!* à deux sous *le don Miguel!!* Puis l'innocente créature, qui ne me parut pas avoir plus de quarante-cinq à quarante-huit ans révolus, se mit à chanter sur un air connu, et en détonnant à toute minute, comme quoi elle attendait en tremblant l'heure du berger et comme quoi l'heure et le berger étaient bien lents à son gré... C'était sans doute timidité de la part du pauvre garçon... mais bientôt la bergère du Pont-Neuf poussa un cri en voyant accourir l'objet de son attente, qui déboucha du côté opposé avec le bruit d'un sanglier qui se fait jour à travers un taillis.

Le timide tourtereau était un gaillard de cinq pieds onze pouces, dont la tête se perdait dans les frises, et qui boitait horriblement : il me sembla que pour surcroît d'agrément il avait un côté de sa figure brûlé et l'autre fortement endommagé d'une fluxion : un voisin m'apprit qu'il

n'y avait pas enflure aux maxillaires du débutant, mais chez lui une telle habitude de *chiquer*, que même en scène il ne pouvait s'en passer, ce qui, du reste, n'empêchait pas qu'il ne chantât fort agréablement le couplet, parce que dans les instants où il avait besoin de tous ses moyens, il glissait avec infiniment d'adresse son tabac mâché dans sa main gauche et le reprenait aussitôt qu'il retombait dans l'exécution du dialogue ordinaire.

Je ne puis nier que j'éprouvai un grand plaisir à la vue de la singulière disproportion qui existait entre la dimension du décors et celle des acteurs. Chaque fois que ces derniers se penchaient vers les deux ou trois maisons qui garnissaient le fond de la scène, on eût dit qu'ils s'amusaient à regarder dans l'intérieur par le tuyau des cheminées qui leur venaient à peine à la ceinture, et quatre à cinq fois le débutant, par gentillesse, se permit de passer la jambe par-dessus les allées d'arbres qui figuraient les trottoirs du pont.

Malgré ces gentilleses et quelques autres dont le débutant crut devoir embellir son jeu, il me sembla peu goûté de l'aréopage destiné à prononcer sur son sort, car bientôt des cris et des sifflets se firent entendre.

— Ohé, Mayeux! cria une voix, ohé!

— En v'là une *pantomime*! dit un autre.

— Il est chouette ton débutant, dis-donc, eh! Frenoy, cria un troisième; est-ce qui va nous embêter long-temps comme ça...

— Puis ce fut un débordement d'apostrophes dans ce genre.

— Ohé, ohé! les trognons... ohé! — A l'arbre, Martin, ohé! — Va-t'en! va-t'en, feignant! — Au canal le rat!! — Est-ce qui n'va pas taire sa gueule? — Oh! c'te balle!! — Ohé! — La toile!! le torchon!!

En vain la cabale administrative fit-elle tous ses efforts pour conjurer l'orage, en vain les personnages en scène tinrent-ils bon, il fut impossible d'obtenir le moindre silence : pour comble de bonheur, une espèce de père noble, celui de l'orangère, à ce qu'il me sembla, vint se mettre de la partie; ce brave homme, annoncé dans l'exposition comme marchand de croquignoles, portait malheureusement le costume d'un huissier à verge de l'ancien régime, et pour se donner sans doute un air intéressant, il s'était en outre tellement farci le visage de blanc d'Espagne, il avait un maintien si défaillant, que son aspect acheva de mettre le parterre en humeur charivarique; les huées et les cris redoublèrent. Les faubouriens, faisant généreusement le sacrifice de leurs trognons, les envoyèrent à

la tête du jeune premier, qui en reçut d'abord cinq à six assez philosophiquement ; mais voyant que le feu se prolongeait, il tourna le dos au parterre, qui se leva en masse aussitôt et voulut se précipiter sur l'irrévérentieux comédien, mais la toile baissa ; quatre gardes municipaux parurent à la rampe, le régisseur adressa au public une paternelle allocution hérissée de cuirs et d'excuses ; et l'auditoire furieux se calma comme par enchantement avec une bonhomie admirable.

En quittant le Petit Lazari de M. Frenoy, je fis quelques tours pour renouveler l'air un peu méphitique dont mes poumons se trouvaient imprégnés ; je ne pus m'empêcher de pousser un grand soupir en remarquant combien est changé ce boulevard du Temple où j'ai vu tant et de si bouffonnes parades. . . . Les Bobèches et les Galimafrée, devant lesquels je me suis si souvent pâmé d'aise, ont disparu. Sur l'emplacement qu'ils occupaient se sont élevés le théâtre dont je viens de parler, et quelques autres où l'on joue aujourd'hui avec un aplomb et une audace inconcevable le répertoire de Molière, de Sedaine et de Regnard ; les directeurs de ces théâtres, M. Frenoy surtout, stimulés par l'exemple de madame Gibou, qui, trouvant que son thé est trop *fadasse*, y jette, pour lui donner un peu de

corps, un jaune d'œuf, une poignée de sel et de poivre et quelques têtes d'ail, ensuite remue bien le tout et sert froid ; ces directeurs, dis-je, trouvant aussi que *l'Avare*, par exemple est une pièce longue, ennuyeuse, plate, fadasse, qui aurait pu faire un assez joli vaudeville en trois actes, empoignent Molière, taillent, rognent, raccourcissent ou allongent l'œuvre du prince de la comédie, y jettent quelques mots et quelques scènes qu'ils ont pris dans le *Joueur*, le *Glorieux*, ou le *Médecin malgré lui*, peu leur importe ? puis donnent à ce gâchis un titre de leur façon, *M. Prodiges*, par exemple, et deux jours après vous servent cet étrange salmigondis assaisonné de couplets aussi de leur façon, comme une œuvre nouvelle dont l'auteur, M. Paul, M. Edmond, M. de Saint-Albin, est nommé au milieu d'unanimes applaudissements. Bobèche !! Galimafrée !! où êtes-vous ?

Il était encore de bonne heure, j'entrai au Cirque. On donnait *l'Empereur* pour la centième fois ; la salle était comble et l'enthousiasme aussi grand qu'à la première représentation. Le théâtre Franconi est le seul qui ait convenablement représenté *l'Empire et ses gloires*. Ce n'est pas avec quelques onces de poudre et des soldats de carton que l'empire, encore tout saignant, pouvait nous être offert comme on l'a fait ailleurs ;

il fallait tous les moyens du Cirque-Olympique, sa vaste salle, ses cent chevaux, ses douze cents comparses, les incroyables pinceaux de Filastre, de Cambon et de Charles Sechant, pour nous donner une idée juste des merveilles d'Égypte, des plaines de Marengo, des fêtes du sacre et de la pompe étalée dans les cérémonies du couronnement et du mariage; il fallait cette armée si bien dressée, si bien disciplinée par Adolphe Franconi; il fallait cette intelligence, ce tact, cette connaissance si étonnante des possibilités de son théâtre déployés par M. Ferdinand Laloue dans la charpente et la distribution de tant de hauts faits placés sous nos yeux, avec tant d'ensemble, d'ordre, d'éclat, de richesse et de vérité. Je ne sais si l'on peut dire du théâtre en général qu'il y ait eu progrès depuis trois ans, mais assurément on peut l'affirmer en parlant du Cirque en particulier, et ajouter que ce progrès a été immense. Il y a douze ou quinze ans, on crut après *la Mort de Kléber*, la dernière pièce montée par M. Franconi *le grand-père*, qu'il serait impossible de faire quelque chose d'un succès aussi étourdissant; on en a dit autant après *le Vétéran*; puis après *l'Empereur*; puis après *les Polonais*; puis après *la République* et *les Cent Jours*.... et cependant les directeurs prétendent qu'ils ont mieux encore au fond de leur sac!... Cela ne m'étonnerait pas....

Ce soir-là, je vis au balcon le chef de la famille Franconi, celui dont je viens de parler; c'est un vieillard octogénaire, presque entièrement aveugle et sourd maintenant, et dont les facultés intellectuelles se sont singulièrement affaiblies. Depuis long-temps il est tout-à-fait étranger à ce qui se passe au théâtre qu'il a fondé; le seul souvenir qui lui en reste est celui de la pièce dont je viens de parler, ce souvenir s'est stéréotypé dans son cerveau à l'exclusion de tout autre. Aucune idée nouvelle ne l'en a chassé, et depuis dix ans ce brave homme, dont les yeux ne distinguent plus, dont le timpan ne vibre plus, dont les idées sont réduites à leur plus simple expression, ce brave homme, dit-on, s'imagine, chaque fois qu'on le transporte au théâtre, que c'est encore *la Mort de Kléber* que l'on y représente, et on l'entend murmurer à part lui: — Oh! je le savais bien que ma *Mort de Kléber* se jouerait tant qu'il y aurait un Cirque dans le monde!

Cependant la soirée s'écoulait et je courais risque de manquer le but principal de ma promenade au boulevard du Temple; je quittai les merveilles du Cirque pour aller jouir de celles de l'acrobatie; car ce soir-là, la célèbre funambule donnait une représentation extraordinaire de ses exercices et lorsque j'arrivai, j'entendis à

la porte de son théâtre un homme qui criait avec l'emphase d'un héraut d'armes qui précéderait un triomphateur :

— Voici, messieurs et dames, le vrrrrai moment, voici l'instant de prrrrendre les billets et de suivrrre la foule... les grrrrands exercices de corde et de voltiges vont avoir lieu... ils commencrrrrront à neuf heures précises à la montre en orrrrrr et à répétition de madame Saqui... prrrrenez vos billets... il est temps encore... suivez la foule!!!

Je suivis le conseil et la foule et j'entrai; depuis mon enfance je n'avais pas vu danser madame Saqui... Je me rappelle que ce fut alors un bonheur indicible pour moi que le spectacle de cet exercice, qui avait quelque chose de surnaturel et d'inouï. Je ne pouvais croire que l'être tout aérien dont mes regards avaient peine à suivre le vol audacieux tenait en quelque chose de notre espèce si lourde et si empâtée; je demeurais pénétré d'un respect tout religieux à la vue des prodiges enfantés par l'acrobate; vingt années se sont écoulées, et cependant, avec moins d'illusions et de fantasmagorie, il est vrai, je retrouvai l'acrobate aussi vigoureuse, aussi légère, aussi étonnante qu'alors: son talent n'avait pas vieilli; cette femme avait été créée pour danser, comme Bonaparte pour commander,

comme Talma pour jouer la tragédie, comme Malibran et Rubini pour chanter.

Après la représentation je m'informai si je pouvais passer au théâtre et parler à la directrice: on me répondit que, fatiguée de ses exercices, elle ne pouvait voir personne, que j'eusse à revenir le lendemain de midi à deux heures et qu'elle me donnerait audience au foyer de la *comédie*.

Le lendemain donc je m'acheminai de nouveau du côté du *Boulevard du crime*, et j'arrivai rue des Fossés-du-Temple, n° 51; j'enfilai un petit couloir sale et obscur qui formait l'entrée des *artistes* du théâtre, et quoique je me fusse bien renseigné auprès du portier, je ne m'en égarai pas moins dans un embranchement d'allées souterraines qui, au lieu de me conduire au foyer du théâtre, me firent tomber au milieu d'une espèce de labyrinthe aboutissant à plusieurs caveaux où je faillis me rompre le cou vingt fois, et d'où je ne parvins à sortir qu'en appelant à mon aide, de toute la force de mes poumons; un garçon de service arriva, me prit par la main, me tira du dédale où j'étais perdu, et m'amena charitablement au pied de l'escalier qui conduisait au foyer, et dont la roideur et l'escarpement étaient effrayants pour quiconque n'était pas doué de l'agilité d'un funambule.

Pourtant je me hasardai et je parvins, en me cramponnant à un câble qui servait de rampe, à me hisser jusqu'à la pièce où se trouvait alors la directrice du théâtre.

Cette pièce servait en même temps de foyer et de magasin. Il était l'heure de répétition, et tous les artistes réunis attendaient le coup de cloche du régisseur; il y avait encombrement jusqu'à la porte; et sur les vieux meubles, sur les fauteuils et les châssis entassés au fond du foyer, étaient juchés une partie des comparses qui n'avaient pu trouver place sur les étroites banquettes de l'administration; j'eus mille peines à me faire jour à travers la cohue, et à parvenir jusqu'à la souveraine de l'empire acrobatique, placée près d'une fenêtre au fond de l'appartement.

Assise dans un vaste fauteuil, un rouet devant elle, à ses pieds deux nains assis sur de petits tabourets, entourée de ses principaux sujets, empressés à lui faire leur cour, la maîtresse du lieu représentait vraiment une de ces reines du temps d'Homère, qui filaient innocemment au milieu de leur cour, tandis que leurs époux enfantaient les merveilles décrites par le vieillard de Lesbos.

Il y avait quelque chose de patriarcal dans la pose générale des personnages formant le tableau qui s'offrait à mes yeux : la directrice du théâtre

était là, comme une mère de famille entourée de sa nombreuse lignée : mon apparition inattendue me valut de la part de la maîtresse du lieu un coup d'œil interrogateur plein de pénétration; il y avait dans l'expression physionomique de l'acrobate une vivacité et un feu bien différents de la froide monotonie qui caractérise, hors de la scène, l'espèce du danseur. J'en fus presque saisi; cependant je m'approchai, je déclinai mon nom et je fus accueilli, non sans une nouvelle surprise, avec un ton et des manières qui n'auraient pas été déplacés dans le salon de la meilleure compagnie.

J'étais fort embarrassé pour expliquer l'objet de ma visite; la dame s'aperçut de mon malaise, et chercha à m'en faire sortir par quelques mots jetés au hasard sur des matières générales qu'elle effleura sans prétention avec une facilité d'élocution et une finesse d'esprit qui ne contribuèrent pas pour peu à augmenter le singulier désappointement que j'éprouvais déjà.

Bientôt je vis qu'elle désirait connaître le motif de ma venue. J'abordai la question avec une certaine crainte, et lui exposai la proposition que j'étais chargé de lui faire.

Elle accueillit mon explication avec un sourire dans lequel je démêlai l'expression de l'amour-propre flatté.

— Monsieur, me dit-elle, cette idée de publier mes mémoires m'est déjà passée par la tête;... mais habituée à manier le balancier et non la plume, il m'aurait fallu un secrétaire, un *teinturier*, et je n'aurais jamais osé proposer à personne.....

— Et pourquoi?

— Oh!! on eût ri de ma prétention... on eût haussé les épaules... Les mémoires d'une acrobate!!! quelle pitié...!

— Pourquoi encore?... Ces mémoires auraient-ils été plus pitoyables que tant d'autres, sur lesquels on s'est jeté avec tant de fureur depuis quelques années?...

— Peut-être.... Ils auraient eu l'inconvénient de n'être ni graveleux, ni scandaleux....

— Je conviens que l'inconvénient est grave.... Mais ils auraient pu être amusants.

— Je le crois.... J'ai tant vu de choses, de pays et de gens.... Il n'est pas une tête couronnée qui ne m'ait payé son tribut d'éloges, qui ne m'ait laissé un souvenir de contentement.... en tout bien tout honneur du reste.... car je vous l'affirme, et c'est ici sans la moindre prudence, si mon historiographe eût exigé, dans la composition de son livre, quelques aventures galantes, il eût été obligé de les inventer, et on a toujours bien assez de ses propres fautes, sans se charger encore de péchés imaginaires....

— Au moins vous auriez pu fournir à votre secrétaire une foule d'anecdotes curieuses.

— Assurément.... car j'ai bonne mémoire, et j'y tiens enregistrés mille faits qui ne manquent pas d'originalité et de bizarrerie... J'ai parcouru l'échelle de la vie de saltimbanque depuis le tapis étendu sur le pavé de la rue où, seule, abandonnée dès l'âge de cinq ans, je me suis vue forcée de pourvoir à ma chétive existence, jusques aux tentures d'or et de soie, que l'on a si souvent dressées pour moi dans les palais de rois....

— Il en est plus d'un, dis-je en riant, auquel vous auriez bien dû enseigner l'art de faire le saut périlleux, sans y joindre la culbute.... Beaucoup d'entre eux aujourd'hui, grâce à vous, ne seraient peut-être pas restés suspendus à la cordé, sur laquelle ils ont risqué les tours de force qui leur ont si peu réussi depuis quarante ans....

— Vous croyez plaisanter, et vous pensez peut-être que ce n'est que métaphoriquement que l'on peut jeter un roi, un prince de sang royal, ou tout autre personnage de cette trempe dans une affaire de funambulisme.... Eh bien! vous vous trompez!

— Je ne vous comprends pas....

— Il est certain que la proposition que j'avance doit paraître étrange... mais je puis l'étayer d'un fait, sans doute encore présent à la mé-